

## Dans les tranchées de l'esprit

Laurie Bédard

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, L. (2020). Compte rendu de [Dans les tranchées de l'esprit]. *Liberté*, (326), 73–73.

# Dans les tranchées de l'esprit

Laurie Bédard

On serait tenté d'affirmer que Jean-Philippe Bergeron est un poète de la vie intérieure. Ses précédents ouvrages explorent, entre autres, les chemins étonnants de la psyché humaine et sont portés par une langue affûtée sous l'effet de l'intensité du détail. Après s'être brillamment penché sur la maladie dans *Les planches anatomiques* (2014), il creuse maintenant sa recherche, dans *états et abîmes*, en dressant une cartographie du souvenir : « je rêve / d'un globe terrestre / ne répertorient / du monde / que les villes fantômes ». Par le langage, le poète a le pouvoir de saccager les univers qui ne lui conviennent pas. Et si cette destruction le ramène à sa vie intérieure, c'est à condition que dans ce repli se joue le sort du monde.

Chez Bergeron, le paysage, tant il se déploie, est impossible à représenter en une seule image. Il s'étend sur les pages au moyen de vers très courts, donnant l'impression d'une liste dans laquelle s'accumulent les objets, les rues, les villes, qui évoquent des souvenirs précis, rendus au moyen de vives impressions. Les traces matérielles convoquées rappellent tantôt « une lutte ouvrière / gagnée / puis perdue » ; une obsession « p[our] les maisons / de bord de mer ; / le contenu / traumatique / des chambres ; / la pointe de gaspé / effilée / jusqu'aux philippines » ou une fascination lointaine pour Pompéi. Chaque lieu devient un objet malléable sur lequel le poète a toutes les permissions : « sur la carte / postale / montrant / l'église du village / sa proximité / avec la mer / je trace / compulsivement / des cercles ; / j'y embarre / les choses / belles ».

Au cours de cette entreprise sélective de catalogage s'élabore une sorte d'état du monde à partir duquel la même logique (celle du rapiéçage de phénomènes historiques, de souvenirs personnels et d'impressions corporelles), cent fois reprise, conduit à accumuler les prises de recul et les associations pour former un portrait presque cubiste : un *best of* des pires et meilleurs coups des civilisations, dans lequel les savoirs se fondent dans les pensées et s'inscrivent, dans l'ordre du poème, à même le corps humain. Il en résulte un hybride mi-homme, mi-atlas, capable de reformater par sa parole l'idée d'un monde nouveau : « tandis qu'en moi / se prolonge / la partie égyptienne / du désert de libye ; / je ne contrôle / plus rien / de l'envie / des lieux ; / je les configure / comme paysages / mentaux / uniques ; / [...] je crois / d'abord / dériver les objets / qui m'observent / une fois leurs yeux / placés / partout / dans la vie fissurée ».

Loin d'être un simple jeu (impossible de ne pas penser à Saint-Denys Garneau), il s'agit plutôt d'une guerre que le poète mène contre la laideur du monde, et grâce à laquelle les lieux et les objets historiques sont sauvegardés, à mesure qu'ils s'inscrivent sur cette cartographie inventée : « je refuse le monde / tel qu'il

est / à l'exception / de sa souffrance / que j'accueille ; / à trois heures du matin / j'ai accès / à toute une série de tombes / romaines numérisées ; / à quatre heures / le monde / les tombes romaines et la numérisation de tout / s'évanouissent / laissent place / au souvenir / de certains corps ».

En cours de lecture, visages, pays et noms de rues sont rabattus sur un plan nouveau ; les majuscules sont gommées, les images défilent, ordonnées dans cette bande de texte essoufflante. Dans une culture où l'on transforme presque toute idée en monticule glacé par la polarisation, où l'on produit des débats au mieux arides et au pire insupportables, ce rabotage de l'esprit résonne fort. Les abîmes auxquels se heurte le réel morcelé dans ce recueil rendent son aplanissement familier. En ramenant toute chose sur un seul plan, le projet poétique a pour effet de relativiser la place qu'occupe le lecteur dans l'univers. *états et abîmes* parle de nous. Et si la chute est annoncée, elle est, comme toute chute, délectable, pour autant qu'on soit du côté de la destruction : « l'antarctique fragilisé / montre / que le non-être / avance / dans l'être ; ces atlas / et l'iconographie / contre laquelle / j'abîme mes yeux / et avec laquelle / je fais alliance ; / hypertendu / je déplace / bandes désertiques / et bandes littorales / j'inverse sommeil / et veille ; / chacune de mes pulsations / peine à contenir / quelque embryon / d'espace ; / je donne sous sa forme violente / une preuve / du corps / en situation / intériorisée / de chute ».

La poésie de Bergeron mélange les matériaux langagiers selon un mouvement réfléchi, presque maniaque. Le résultat est étourdissant, de sorte qu'on pourrait, à première vue, le croire hermétique. Peut-être que l'horizon d'attente actuel nous a déshabitués à l'enivrante complexité de la langue et au pouvoir qu'elle a de conjurer une partie de l'absurdité de l'univers dans lequel on vit. Il se peut que l'entreprise de destruction à l'œuvre dans ce recueil puisse, pour certains, paraître absconse, mais au contraire : la restitution du monde rendue possible par son projet d'anéantissement m'émeut, et je la trouve nécessaire et magnifique. Je souhaite que, dans cette mer de poésie saturée de ceux qui ne veulent que lire « comme on parle », on entende plus souvent résonner les scalpels dans les vers des poètes, comme ici le fracas des retranchements dans la langue de Jean-Philippe Bergeron. Ainsi pourrions-nous peut-être, en dansant sur cette musique délirante, inventer une issue à notre chute. L

Jean-Philippe Bergeron  
*états et abîmes*  
Poètes de brousse, 2019, 64 p.

